

BUREAUX: RUE NAIN, 1

ABONNEMENTS:

ROUBAIX-TOURCOING: Trois mois, 12 fr.; Six mois, 23 fr.; Un an, 44 fr. LE NORD DE LA FRANCE: Trois mois, 14 fr.; Six mois, 27 fr.; Un an, 51 fr. — L'abonnement continue, sauf avis contraire. ANNONCES: 20 centimes la ligne. RÉCLAMES: 25 centimes. — On traite à forfait.

Heures de départ des trains: Roubaix à Lille, 5 15, 7 02, 8 17, 9 47, 11 47, m., 12 24, 1 42, 3 39, 5 08, 6 45, 7 53, 8 32, 9 23, 11 11, s. Roubaix à Tourcoing-Mouscron, 5 41, 7 15, 8 43, 10 17, 11 23, m., 1 19, 2 38, 4 58, 5 38, 8 13, 10 22, 11 35. Lille à Roubaix, 5 20, 6 55, 8 25, 9 55, 11 05, 12 57, 2 28, 4 05, 5 20, 6 55, 7 55, 9 05, 11 15. Tourcoing à Roubaix et Lille, 5 08, 6 53, 8 08, 9 41, 11 28, 12 15, 1 47, 3 37, 5 02, 6 06, 7 24, 8 23, 9 24, 11 02. Mouscron à Lille, 6 35, 7 50, 9 22, 11 10, 11 57, 3 13, 4 42, 5 49, 7 02, 90

# JOURNAL DE ROUBAIX

## MONITEUR POLITIQUE, INDUSTRIEL ET COMMERCIAL DU NORD

PROPRIÉTAIRE-GÉRANT: A. REBOUX

ON S'ABONNE ET ON REÇOIT LES ANNONCES: A ROUBAIX, aux bureaux du Journal, rue Nain, 1; A Lille, chez M. Béghin, libraire, rue Grande-Chaussée; A Paris, chez MM. Havas, Lafitte-Bullier, & Co, place de la Bourse, 8; A Bruxelles, à l'Office de Publicité, rue de la Madeleine.

### BOURSE DE PARIS

DU 1 <sup>er</sup> MAI	
3 0/0 .....	59 60
4 1/2 .....	85 75
Emprunts (5 0/0) .....	94 40
DU 2 MAI	
3 0/0 .....	59 95
4 1/2 .....	85 50
Emprunts (5 0/0) .....	94 67 1/2

ROUBAIX, 2 MAI 1874

### BULLETIN DU JOUR

Il paraît toujours probable que la session qui va s'ouvrir le 12 mai sera très orageuse, des les premiers jours. L'extrême droite manifeste une vive irritation. Les journaux de province, surtout qui représentent ses doctrines sont arrivés à un haut degré de surexcitation. Ils parlent d'engagements pris envers l'extrême droite, lors du vote de la loi de prorogation, et aujourd'hui renies. Ils n'admettent pas qu'on puisse éluder encore des explications dvenues nécessaires. C'est ce que l'Espérance du Peuple annonce en termes menaçants dans un entrefilet qu'elle termine par ces mots: « Imprudents communiqués, vous recevrez votre châtement à la rentrée »

D'autres sujets de discussions irritantes ne manquent pas et l'on dirait que, dès à présent, le centre droit désespère de voir le gouvernement surmonter les difficultés que lui susciteront les lois constitutionnelles. Du moins le Journal de Paris, dans un article signé de son rédacteur en chef, M. Edouard Hervé, donne à entendre qu'il n'est pas possible de compter sur une majorité pour les lois qui seront destinées à instituer une seconde Chambre et à régler les conditions d'exercice et de transmission du pouvoir exécutif.

Dans ce cas, dit la feuille orléaniste, l'Assemblée pourrait être amenée à se dissoudre, et M. Hervé en conclut que le premier objet dont l'Assemblée puisse avoir à s'occuper, c'est la loi électorale. Voilà donc l'idée de la dissolution qui commence à se faire jour non-seulement dans le centre gauche, mais jusque dans le centre droit, qui semblait avoir pris jusqu'à présent pour premier point de sa doctrine et de son programme la durée indéfinie, sinon la perpétuité de la Chambre actuelle. Il est possible que dans ces circonstances le cabinet fasse tous ses efforts pour ajourner encore le moment critique de la discussion des lois constitutionnelles, qu'il tente de consacrer la prochaine session au vote des lois d'impôt, sur la presse, etc., et surtout qu'il cherche à faire passer la fameuse loi électorale dont il attend, bien à tort selon nous, les plus magnifiques résultats.

Aux termes de la loi actuelle, le renouvellement des conseils généraux devrait être fait avant le 15 août prochain. Il faut, dit-on, s'attendre à ce que le gouvernement, désireux de faire ces élections sous l'empire de la nouvelle loi, demande à la Chambre de lui permettre de se protéger les conseils

soit de renvoyer au mois d'octobre ou même plus loin la session qui légalement doit avoir lieu en août.

D'après le Rappel, M. Magne s'est arrêté, pour équilibrer le budget, à l'idée d'accroître d'un demi-décime tous les impôts indirects, à l'exception de l'impôt du sel, c'est-à-dire les impôts de consommation sur les vins, les savons, les sucres, les huiles, la stéarine, etc.

Le produit pour les sept mois qui resteraient à courir fournirait une somme suffisante pour couvrir le déficit laissé par les dernières lois financières.

Le conseil d'Etat, consulté sur la question controversée de savoir à quelle époque, selon la loi, devaient avoir lieu les élections pour le renouvellement par moitié des conseils généraux, a exprimé l'avis que ces conseils ayant voté trois budgets, (ceux de 1871, 1872, et 1873), ont accompli les trois années prescrites d'exercice. On assure que le gouvernement s'est résolu à adopter cette interprétation. Les élections se feraient, en conséquence, dans tous les départements, dans la première quinzaine de juillet de cette année au plus tard.

En Espagne, d'après les dernières nouvelles, le sort des armes paraît se déclarer contre les carlistes qui auraient été débouqués de leurs positions. La dépêche d'Havas annonce que Bilbao a dû être débouqué. Il faut attendre de nouveaux renseignements pour bien préciser l'importance des revers éprouvés par les carlistes.

P. S. — La Correspondancia de Madrid d'hier soir, annonce que Serrano et Concha sont entrés dans Bilbao. Cette nouvelle nous paraît bien invraisemblable et nos lecteurs seront de notre avis, s'ils veulent bien étudier avec quelque soin la dépêche adressée au Times, en date du 30 avril, dépêche que nous reproduisons plus loin, et dans laquelle le correspondant républicain de ce journal affirmait que les dernières positions des carlistes étaient presque imprenables. Est-il possible que toutes ces positions aient été enlevées en moins de vingt-quatre heures?...

### Le Saint-Siège et la Russie

Nous lisons dans le Journal de Florence, du 30 avril :

« On dit, et nous répétons sous toute réserve, que les relations entre le Saint-Siège et la Russie seraient plus que tendues. M. Capuzit ne tarderait pas à être rappelé. »

Nous reproduisons, à titre de curiosité, l'article du Pays que nous signalions hier :

### LES CHOUANS

Il n'est bruit dans Paris que de la grande chouannerie qui s'organise. Chaque salon légitimiste est devenu un foyer de conspiration. On s'assemble, on s'agite, on prépare des plans, on fixe des dates; en un mot, on paraît disposé à jouer la partie finale. Les partisans de la royauté

sentent que le terrain va leur manquer bientôt, que l'heure s'avance, et ils déploient à cette heure une activité fébrile qui, dans les paroles du moins, va parfaitement jusqu'à prévoir la nécessité d'un coup de force.

Voilà ce qui se dit partout, voilà ce qui circule tout bas, et ces bruits qui rampent et se glissent dans l'ombre, nous les recueillons pour les faire publics.

Où, les royalistes veulent recommencer les aventures de Cadoudal? Où, les royalistes rêvent à une insurrection? Où, les royalistes pensent à une guerre civile?

M. le comte de Chambord est à Paris; tout le monde le sait. Si le Préfet de police en doute, qu'il fouille les environs de la rue François I<sup>er</sup>, dans les environs de certain bouquet, où, par un certain hasard et à la fin, le dernier des Bourbons pourrait bien demeurer à tout jamais, comme il arriva au dernier des Mérovingiens.

M. de Charette, un des rares hommes de résolution qu'il y ait dans le parti royaliste, est enivré par l'exemple d'Ellie.

Il jette les yeux sur Versailles devenu pour eux le Bilbao de Seine-et-Oise.

Une correspondance active est engagée entre l'ancien général des zouaves pontificaux et les quatre ou cinq mille survivants de Patay.

Enlever l'Assemblée leur paraît facile; ils comptent sur quelques officiers de l'armée. Quant à Mac-Mahon et à ceux du gouvernement qui s'opposeraient à la tentative, ils seraient purement et simplement enlevés, ainsi que cela se passa dans l'affaire Mallet.

Voilà ce que se communiquent les royalistes les uns aux autres. Voilà ce qu'ils relient dans leur tête et dans leur cœur. Et quoique cela soit insensé et fou, il est bon que tout le monde le sache.

Une tentative de ce genre serait écrasée par la population seule, sans que l'armée ait même à intervenir, et le cri de: Vive le roi! suffirait, comme autrefois la lyre d'Amphion, à faire marcher les pierres et s'entasser les pavés.

Il faut réellement que les royalistes aient perdu la tête pour oser concevoir de pareils projets, dans un pays où ils se meuvent dans le vide, où ils sont de simples étrangers, où tout leur manque comme appui.

Mais il faut compter avec les gens en désespoir. Tout est possible de leur part, et il faut y avoir, car un mouvement royaliste ne profiterait qu'à la consolidation de la République, et c'est ce qu'il ne faut pas.

Donc, et sans nous monter la tête plus qu'il ne convient, les Chouans sortent de leurs laides et sont là.

Qu'on pense le gouvernement, et va-t-il tolérer longtemps que la conspiration blanche déroule tranquillement tous ses fils et arrive à un sanglant résultat?

Que fait la police en présence de ces agissements, elle si prompt à inventer des menées impérialistes?

Si le gouvernement faisait son devoir, M. le comte de Chambord serait arrêté ce soir et enfermé au mont Valérien.

Et avons-nous donc le droit, nous autres, de conspirer et de préparer aussi ouvertement l'Empire? Et que dirait-on, si le prince impérial, cédant à nos sollicitations, venait descendre chez un de nous comme M. le comte de Chambord descend chez le duc de Laroche-foucauld-Doudeauville?

Pourtant nous ne disons pas de lui: L'EMPEREUR, comme les royalistes disent du comte de Chambord: LE ROI.

Nous n'annonçons pas tous les jours qu'il a le droit pour lui, que la chose est faite, ainsi que l'annoncent les royalistes.

C'est au grand jour que le drapeau blanc flotte dans l'air. M. le comte de Chambord passe à l'état de conspirateur, en attendant qu'il devienne un insurgé.

Cela va-t-il durer longtemps? En tout cas et advenne ce que pourra, voilà le ballon crevé, et si les royalistes essayent quelque chose, ce ne sera faute d'avertissements que le gouvernement les aura laissés faire.

On lit dans la Tagespresse de Vienne, du 29 avril :

On ne parle, dans nos cercles diplomatiques, que de M. d'Arnim. Les foudres que les organes de l'Etat ne sont pas inattendus. On prévoyait ce conflit, car M. d'Arnim déplaisait à M. de Bismark depuis longtemps. A la chancellerie impériale, on trouvait que M. d'Arnim était trop franquillon (sic); mais surtout on ne lui pardonnait pas le crime que, selon le chancelier, il aurait commis. Il n'y a pas longtemps qu'à Berlin on caressait l'idée de tomber de nouveau sur la France; la diplomatie anglaise et la diplomatie russe ne cessaient pas d'avertir la France de ce pressant danger et lui conseillaient la plus grande modération.

Le gouvernement français, de son côté, mit tout en œuvre pour ôter à M. de Bismark un prétexte quelconque de guerre; mais tous les efforts de la France n'auraient abouti à rien, si M. d'Arnim n'avait pas usé de toute son influence auprès de la cour de Berlin, pour faire avorter les desseins hostiles du chancelier. M. d'Arnim a eu le bonheur de voir ses efforts couronnés de succès, efforts qui ont été secondés par la maladie de l'empereur. L'Allemagne peut donc dire: L'empereur malade, c'est la paix.

« Citoyens, Vous le voyez, nous vous donnons les dépêches aussitôt qu'elles arrivent. Après les bonnes, les mauvaises nouvelles! Après les glorieux succès de l'armée de Paris qui continuent et grandissent, pour notre expérience et notre consolation, cette retraite inexplicable encore, sans combat, sans lutte, sans défaite, de l'armée d'Orléans. Notre enthousiasme fut immense en apprenant les premiers; notre énergie, notre résolution, notre confiance ne seront pas moindres, quand nous voyons retardés la délivrance et le triomphe que tout nous faisait espérer de jour en jour. Nous attendons que ce système soit éclairci, que cette marche en arrière, que cet abandon d'une ville glorieusement reconquise soient ou justifiés ou punis. La France s'est sauvée de Sedan et de Metz, elle est assez grande, assez forte, assez déterminée pour ne pas désespérer après un troisième échec ou une troisième trahison. N'est-ce pas, citoyens, que nous ne nous laisserons ni décourager, ni abattre? N'est-ce pas qu'il nous supporteront la tristesse, l'indignation, le soupçon même, comme nous avons supporté la joie délirante? L'armée de Paris marche toujours en avant, et si celle de la Loire s'est retirée devant l'ennemi, c'est sans être entamée, sans être attaquée même, et demain nous la verrons, honteuse d'avoir fui sur l'ordre d'un chef que nous avons appris à connaître, recommencer sa course vers la source qui lui tend les bras et lui marque son chemin. Courage et confiance, citoyens, comme il convient à des hommes que rien n'arrêtera dans l'accomplissement de la résolution jurée, celle de sauver malgré tout et tous la France et la République. Le préfet des Bouches-du-Rhône, muni des pleins pouvoirs administratifs et militaires. » Signé: ALPHONSE GENT.

### LETTRE DE VERSAILLES

(Correspondance particulière du Journal de Roubaix)

Versailles, le 1<sup>er</sup> mai 1874.

Je continue à lire avec intérêt les articles de la République française; ils témoignent d'un respect pour la loi, pour la légalité, qui me toucherait profondément si je pouvais y croire un seul instant, mais j'ai là sous les yeux trois dépêches de M. Gambetta qui démontrent le cas que font de cette même loi les radicaux alors qu'ils sont au pouvoir.

« 23 décembre, 9 h. 16. N° 5,147. — Gambetta à Freycinet. Bordeaux. »

« Je lis avec stupeur votre dépêche sur les finances; je vous prie de faire largement nos évaluations pour janvier. Il importe que ces dépenses soient prévues avec la plus grande ampleur, et j'écris au Gouvernement pour le mettre en demeure, ou je fais un éclat. Allez de ma part trouver M. Crémieux. Nous déposerons, s'il le faut, la Banque de France, et nous marcherons sans toutes ces résistances qui perdent la France. »

« L. GAMBETTA. »

« 23 décembre, 9 h. 25. (Extrême urgence). Gambetta à M. Freycinet. Bordeaux. »

« Mon cher collègue, c'est au moment où les Prussiens épuisés tentent leur dernier effort, où nous pouvons, nous devons espérer de sortir glorieusement de l'immense lutte, que l'argent nous est refusé. Je vais protester par un appel public à la France, je suis résolu à tout. Nous briserons, s'il le

### Feuilleton du Journal de Roubaix

DU 3 MAI 1874.

— 13 —

### LE SERMENT DE MADELEINE

PAR CHARLES DESLYS.

XI. LA FAMILLE DU MENUISIER. — (Suite.)

— Tu sais, lui rappela-t-elle tout d'abord, ton fils, mon enfant, qu'il n'y a jamais eu de rapports suivis entre nous. Bonjour ou bonsoir en passant, pas davantage.

— Et maintenant?

— Le capitaine s'arrête comme d'habitude au seuil de l'atelier. Il a toujours un mot de politesse pour ton père. On dirait même que, depuis notre malheur, il affecte de nous témoigner plus de sympathie. Une fois même il m'a serré la main et, d'une voix tout émue, il m'a dit: Ne vous découragez pas! bonne chance!

Un cri de joie s'échappa des lèvres du lieutenant:

— Ah! voilà qui me rassure un peu, dit-il. Mais elle... sa fille...

— Je ne l'ai guère rencontrée qu'à l'église, répondit Madeleine. Souviens-toi donc, Justin, que nous ne sommes que des ouvriers, et que nous avons toujours eu le bon sens de respecter la distance. Chacun sa fierté; c'est la nôtre. Toi seul allais chez eux. Bien que je l'aime de toute mon âme, et qu'elle me le rende peut-être un peu, la bonne

demoiselle, jamais nous n'avons échangé de bien longs discours...

— Mais, l'interrompt-il, il y a le regard, et, sans se parler, entre femmes de cœur on se comprend...

— Dans ses yeux, affirma-t-elle, j'ai cru lire autant d'amitié qu'autrefois, et cette amitié-là ne s'adressait pas qu'à la mère! Cependant je ne veux rien te cacher, mon enfant, l'autre dimanche elle m'a paru triste.

Justin s'arrêta, tout oppressé, tout tremblant.

— C'est qu'on appréhendait mon retour! murmura-t-elle.

— Quoi! se récria-t-elle, tu doutes de ta fiancée, tu l'accuses!...

— Elle! non, répliqua-t-il vivement, mais tu ne connais pas son père.

— Il est juste et bon, cent fois tu me l'as répété, Justin.

— Oui... un vieux soldat... mais l'austérité, la rigidité même! Il ne compose pas avec le devoir, et refuserait d'allier ce nom si pur de Lambert avec un titre pompeux sur lequel planerait l'ombre d'un doute infamant. Juge ce qu'il doit penser de nous! Il est capable de tout sacrifier, même sa fille, à la stricte loi de l'honneur.

On n'était plus qu'à quelques pas de la maison du capitaine.

— Madeleine s'avança. Justin restait en arrière.

Elle se retourna vers lui.

— Entrons, dit-elle.

— Je n'ose plus!... balbutia-t-il. Attends!

Pour toute réponse, Madeleine alla jusqu'à la grille; elle sonna.

XII. — DELPHINE.

Elle avait vingt-quatre ans, mais ne les paraissait pas. L'amour chaste et patient conserve les jeunes filles.

Fleurs attendries et qui n'ont pas voulu s'épanouir, elles gardent leur fraîcheur, leur parfum. Une ombre les abrite, et quand le soleil enfin les gagne, quand ce devrait être déjà l'été, c'est encore le printemps.

Telle était Delphine. Rien de printanier, rien de virginal, comme son teint pur et rosé, comme le candide regard de ses grands yeux bleus, comme son doux et gracieux sourire.

Elle avait des dents éblouissantes de blancheur, une admirable chavelure d'un blond doré. N'allez pas croire que ce fut une beauté académique! Ses traits étaient irréguliers, mais leur expression avait un grand charme. On y lisait l'enjouement, la bonté, beaucoup de franchise et de droiture, le contentement de sa destinée, cet ensemble et cette harmonie de vertus modestes qui constituent l'honnête femme.

Nous pourrions même ajouter: l'honnête homme. Delphine avait reçu une éducation virile, militaire. Depuis six ans et plus que sa sœur était mariée, c'était elle qui gouvernait la maison paternelle. Le capitaine l'appelait son lieutenant, ce qui la faisait sourire, car elle pensait alors à Justin. On sait comment ils s'étaient fiancés, sans phrases et sans préliminaires romanes-

ques, sans invocation: à la lune et aux étoiles. Il lui avait dit tout simplement: Je reviendrai digne de vous! Elle lui avait répondu: J'attendrai! Il était parti. A peine l'avait-on revu. Mais il se souvenait, il avançait. Combien de temps cela durerait-il encore? Delphine ne s'en inquiétait pas. Elle avait donné sa parole... et son cœur.

Cependant à la traversée de cet avenir certain, l'accusation portée contre Jean Michaud se dressa tout à coup. Jamais, même avant l'acquiescement, le capitaine Lambert n'avait cru à la culpabilité du père de Justin. Mais il était de ceux qui pensent que la femme de César ne doit pas même être soupçonnée. Les manifestations hostiles des habitants du bourg ne furent pas sans exercer quelque influence sur son esprit, un peu étroit peut-être à certains égards. Ce vieux soldat avait toutes les bravoures, hormis celle de braver l'opinion publique. Tout en protestant contre l'injustice par quelques marques de sympathie personnelle, il consacra sa fille à la maison, il lui dit:

— Fifi, tu sais qu'il y a ajournement. Il faut que cette affaire-là soit tirée au clair.

— Je l'ai déjà compris, répondit-elle, et m'y suis résignée. Ce n'est qu'un retard de plus.

— Hum! hum! grommala le père, l'en voilà bien convaincu, mon enfant. Qui te le garantit!

Sans hésitation, la jeune fille avait répondu:

— Le regard de Madeleine... et son serment.

Oh! Madeleine avait deviné juste. Rien que par le langage des yeux, rien que par l'instinct d'une estime réciproque, la mère et la fiancée s'étaient entendues.

— Et si je venais à mourir? reprit le capitaine.

— J'attendrais de même, mon père.

Il lui prit la main, il la serra dans la sienne, et tout fut dit, comme pour un engagement d'honneur avec un camarade.

Delphine était, en effet, le camarade de son père. On se promenait, on chassait, on jardinaient ensemble. Absolument la même vie. Pas un secret l'un pour l'autre. Une franche et solide amitié. Les jours de pluie, tric-trac ou piquet. Chaque soir, car le courrier n'arrivait alors à Vitte que le soir, lecture du journal. Depuis quelque temps, la jeune fille le lisait à haute voix. La vue du vieillard commençait à baisser; il allait avoir soixante-dix-huit ans!

Mais quelle verdure encore et quelle majesté! Lorsqu'il marche, dans sa longue capote bleue, la tête haute et le regard en avant, pas un pouce de ses six pieds de taille n'est perdu. Jacques Lambert était aux grenadiers de la vieille garde. Les années, en décharnant son corps, semblent l'avoir grandi. Le bras, la main ont encore des gestes superbes.

(A suivre)